

moment de crise, puisque, s'il « est urgent de décider de changer de forme de vie », il faut changer « en même temps [...] la manière même de penser ce qu'est le temps dans lequel nous vivons » (p. 161), pour atteindre « un nouveau régime de temporalité » (p. 170), adapté à un nouveau mode de vie. Plusieurs articles tournent autour du dualisme, de la tension entre des couples comme nature/culture, matérialité/spiritualité, qui posent la question fondamentale de l'être de l'homme. Ainsi Étienne Bimbenet, qui souligne ce que peut être de nos jours le « propre de l'homme », fondé sur le langage, mais aussi sur une attitude réaliste spécifiquement humaine dans la conception du monde et de nos rapports avec lui, « dans l'infatigable mouvement subjectif qui nous porte vers lui » (p. 204), une ouverture phénoménologique sur l'intentionnalité fondamentale propre à l'homme.

Plusieurs réflexions se tournent vers les rapports de la vie et du fait politique, du vivant avec la justice ou avec le droit, vers « l'analogie du corps politique » (Anne Gléomec, p. 239), vers l'ancrage biopolitique du pouvoir chez Foucault ou vers les « politiques de la nature » chez Latour (c'est le titre d'un de ses livres). Ces corrélats politiques divers peuvent déboucher sur la responsabilité de l'homme envers le vivant telle qu'elle a été formulée par Hans Jonas. La responsabilité peut s'étendre aussi « à ce que les philosophies du "care" ont récemment dégaïé » (Roland Schaer, p. 326), sans oublier, par cercles de responsabilité concentriques, de s'étendre finalement aux soucis écologiques, puisque nous avons suffisamment modifié notre environnement pour considérer que nous « sommes dedans » (p. 340) et que la lutte pour l'écologie fait aussi partie de notre intériorité. D'autre part, comme le suggère Lazare Benaroyo, « l'émergence de la bioéthique au cours des années 1970 a ouvert l'horizon d'une nouvelle figure de la responsabilité » (p. 343), fondée sur les progrès spectaculaires de la biologie, notamment à propos de la reproduction humaine et de la maîtrise de la mort, et, parallèlement, la volonté de préserver ce qui est humain contre des abus possibles : « comment penser la responsabilité du médecin au sein de l'univers technologique contemporain ? » (p. 348). Et, dans la lutte pour la vie des personnes âgées, faut-il intervenir sans cesse jusqu'à « invisibiliser la fin de vie » ? (Jean-Christophe Mino, p. 384).

Le livre se termine par des réflexions esthétiques : l'image et la peinture comme médiations de notre accès au réel, l'animal dans les œuvres littéraires comme expression de renouvellement « de nos relations avec les bêtes tout comme [des] transformations radicales de nos savoirs et de nos pratiques à leur égard » (Anne Simon, p. 421), l'utilisation d'éléments ou de métaphores biologiques pour ouvrir de nouvelles voies plasticiennes ou artistiques, comme le propose l'artiste transmédia et performeur Olivier Goulet, qui clôt l'ouvrage.

Un ouvrage qui brille donc par sa pertinence et sa diversité, ouvrant des voies multiples à la réflexion sur les facettes ou les filigranes philosophiques de la biologie moderne. Il intéressera tous les publics.

Georges CHAPOUTHIER

Dominique Raynaud, *Qu'est-ce que la technologie ?*, préface de Mario Bunge, Paris, Éditions Matériologiques, coll. « Sciences & philosophie », 2016, 308 p., 25 €.

Voici une mise au point extrêmement utile, et le physicien-philosophe argentin Mario Bunge le signale dans sa préface : « le travail que vous

allez lire est la première étude de tous les aspects de la technologie, de la conception de l'artefact, et de sa diffusion dans la société, jusqu'aux problèmes philosophiques et juridiques que posent la connaissance et le savoir-faire technologiques » (p. 5). Outre son caractère complet (qui ne laisse guère échapper que l'éthique des techniques, développée depuis dix ans, en lien avec la montée de la bioéthique dans les recherches en philosophie des sciences), l'ouvrage a pour mérites de procéder à de multiples distinctions conceptuelles précises et pertinentes, et d'illustrer son propos par des exemples nombreux et maîtrisés.

L'introduction explicite le plan du livre mais aussi le choix méthodologique qui convient à ce tour d'horizon, et qui consiste à solliciter philosophie, histoire et sociologie plutôt que de vouloir « situer l'étude dans une unique discipline » (p. 14). Pour le sociologue et historien des sciences qu'est Dominique Raynaud, l'enjeu est ici de proposer « une forme renouvelée d'*internalisme* » (p. 15), réconciliant l'épistémologie avec l'histoire et la sociologie des sciences. La référence est donc ici explicitement Georges Canguilhem plutôt que Bruno Latour, et l'ouvrage s'achève d'ailleurs sur un post-scriptum procédant à la critique de l'idée de technoscience, dont Latour a été le grand promoteur mais aussi certainement le fossoyeur, si cette idée n'est jamais devenue un concept clair et délimité.

L'esprit de l'ouvrage est de vouloir échapper à la grande opposition entre technophiles et technophobes qui a empêché – à moins qu'elle n'en soit bien plutôt la conséquence – une étude à la fois analytique et empirique de la technologie. L'auteur se rattache ici notamment à Robert King Merton, fondateur de la sociologie des sciences et introducteur du concept de sérendipité en sociologie. Mais l'esprit qui l'anime tient aussi à la démarche de Gilbert Simondon dans *Du mode d'existence des objets techniques*, thèse complémentaire dirigée par Canguilhem, qui intervient au chapitre I comme une référence qui jouera par la suite un rôle souterrain. Anecdote : l'auteur attribue à Simondon lui-même l'idée d'« humanisme difficile » que nous avions forgée dans *Simondon ou l'encyclopédisme génétique* (Puf, 2008).

On retiendra notamment de ce livre extrêmement riche l'analyse, au chapitre II, des neuf modes d'articulation distincts entre science et technologie, ainsi que les définitions et illustrations de la « régression technique » et de la « mutation technologique ». Mais aussi, et plus globalement, la convergence des points de vue cognitif (ch. IV), ergologique (ch. V), professionnel (ch. VI), juridique (ch. VII) et communicationnel (ch. VIII) pour révéler qu'il n'existe « aucun indice tangible d'une redéfinition des rapports entre la science et la technologie, ni *a fortiori*, de l'irruption d'un régime nouveau de production des connaissances et des objets techniques » (p. 259).

On soulignera enfin qu'il est salutaire de voir paraître des ouvrages comme celui-ci, où se trouve relativisée à plusieurs égards l'importance des nanotechnologies en tant que « vague technologique » (p. 237). À l'heure où toute une partie des *cultural studies* mais aussi de la philosophie continentale s'enthousiasme pour l'idée de post-humanisme introduite en 1999 par Peter Sloterdijk, il est bon que soit dénoncée cette nouvelle forme de *Schwärmerei* autour de la « convergence NBIC » et de l'« Homme augmenté » cher aux transhumanistes. Comme l'écrit Raynaud, « l'objectif visant à créer des post-humains relève de la science-fiction » (p. 81), du moins lorsqu'il consiste à vouloir posséder un cerveau technologique immortel qui serait par ailleurs capable soit de ressentir, soit de penser sans ressentir.

Jean-Hugues BARTHÉLÉMY